

LA MOBILITÉ QUOTIDIENNE DES FEMMES DANS LA VILLE DE TÉHÉRAN : ENTRE VISIBILITÉ ET INVISIBILITÉ

[Mina Saïdi-Sharouz](#), [France Guérin-Pace](#)

Belin | « L'Espace géographique »

2011/2 Tome 40 | pages 176 à 188

ISSN 0046-2497

ISBN 9782701159539

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2011-2-page-176.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La mobilité quotidienne des femmes dans la ville de Téhéran : entre visibilité et invisibilité

MINA SAÏDI-SHAROUZ

Institut français de recherche en Iran
5 impasse Rolleboise, F-75020 Paris
minasaidi@yahoo.com

FRANCE GUÉRIN-PACE

Institut national d'études démographiques
UR 12 « Identités et territoires
des populations »
133 boulevard Davout, 75980 Paris CEDEX 20
guerin@ined.fr

RÉSUMÉ.— En dépit des contraintes imposées par le régime islamique, les femmes iraniennes sont très présentes dans l'espace urbain. Cet article a pour objectif de discuter les discours idéologiques et les stéréotypes véhiculés sur la place des femmes dans la ville. Il s'appuie sur les résultats de l'enquête « Mobilité quotidienne des femmes dans la ville de Téhéran » dont l'objectif est de saisir finement les pratiques spatiales des femmes en lien avec leur perception de l'espace urbain. L'analyse des données de l'enquête démontre la complexité et la variété des profils de mobilité des femmes qui, entre visibilité et invisibilité, négocient au quotidien leur droit à la ville.

ENQUÊTE, FEMME, MOBILITÉ,
PERCEPTION, PRATIQUE SPATIALE

ABSTRACT.— *The daily mobility of the women in the city of Teheran: between visibility and invisibility.*— In spite of the constraints imposed by the Islamic regime, Iranian women are very present in the urban space. The objective of this paper is to challenge the ideological discourse and the stereotypes about the place of women in the city. It is based on the results of the survey "daily mobility of women in the city of Tehran" which aims to build a detailed picture of the spatial practices of women in relation to their perceptions of the urban space. The survey data analysis demonstrates the complexity and variety of the mobility profiles of Iranian women who, between visibility and invisibility, negotiate their right to the city in their everyday life.

MOBILITY, PERCEPTION,
SPATIAL PRACTICE, SURVEY, WOMEN

Introduction

Un double constat nous fait réfléchir sur la place des femmes dans l'espace urbain en Iran, et plus particulièrement à Téhéran : d'une part, on observe une présence massive des femmes malgré le faible taux d'emplois féminins dans la ville et, d'autre part, les contraintes imposées par le régime islamique conditionnent leur mobilité quotidienne. De ce fait, les femmes sont à la fois « visibles » par leur présence physique et quotidienne dans les lieux publics, « invisibles » de par la forme et les comportements exigés pour accéder à la ville. Plus encore, leurs besoins dans l'utilisation des espaces urbains sont négligés voire occultés par les acteurs des politiques publiques.

En Iran, les femmes ont été longtemps, comme dans de nombreuses villes musulmanes, reléguées dans l'espace privé domestique. Depuis les années 1960, période de modernisation du pays sous le régime des Pahlavi, les femmes acquièrent des droits politiques et juridiques¹ mais, en réalité, ce ne sont que l'élite et la classe moyenne instruite qui ont pu accéder progressivement à la sphère publique grâce à leur position sociale. La révolution iranienne de 1979 a constitué un tournant décisif pour l'ensemble des femmes qui ont été sollicitées massivement pour manifester afin d'obtenir le départ du Shah. La mise en place du régime islamique qui a ainsi conduit les femmes à franchir le seuil de l'espace privé leur a en même temps imposé des normes et des règles de comportement strictes dans l'espace urbain, en particulier au niveau vestimentaire. Malgré ces contraintes, les femmes n'ont pas renoncé à ce droit d'être dehors et ont investi la ville par leur présence quotidienne tout en développant des stratégies leur permettant de contourner et d'adapter les règles qui leur étaient imposées.

Aujourd'hui les observateurs extérieurs s'interrogent sur la signification de cette présence importante des femmes dans l'espace urbain. Certains l'interprètent comme une avancée significative du statut des femmes, qualifiée de «révolution silencieuse des femmes» (Göle, 2003); d'autres, plus sceptiques, ne voient dans cette présence publique sous contrainte qu'une forme alternative de relégation des femmes dans l'espace privé. Ces points de vue divergents conduisent à deux représentations contrastées de la femme en Iran: celle d'une femme forte et conquérante opposée à celle de la femme victime (Saïdi-Sharouz, 2004).

Entre ces deux affirmations trop simplistes, on constate qu'il existe en réalité une grande variété de situations individuelles, allant de la résignation pour certaines à la mise en place de véritables stratégies d'autonomisation. La mobilité quotidienne² constitue un des moyens de s'affranchir de cette assignation à résidence. En pratiquant la ville, certes de manière limitée, les femmes inventent des espaces «intermédiaires» (Flamand, 2008), entre espaces privés et espaces publics, qui leur permettent de concilier ce paradoxe entre le droit à la ville et l'interdiction d'une trop grande visibilité.

Cet article a pour objectif de mettre en question les stéréotypes et les discours idéologiques véhiculés autour de la situation des femmes en Iran, en particulier dans leur rapport à la ville, en s'appuyant sur les résultats d'une enquête menée à Téhéran en 2007³. L'objectif de l'enquête «Mobilité quotidienne des femmes à Téhéran» (MFT) est de saisir finement les pratiques quotidiennes de mobilité en lien avec les représentations de l'espace urbain (Guérin-Pace, 2003). Plus largement, nous tenterons d'observer les transformations du rapport des femmes à la ville, au regard de la situation dans le passé.

D'une figuration élitiste à une généralisation des mobilités féminines

Sous le règne du Mohamad Réza Shah Pahlavi et durant la période de modernisation des années 1960, le système traditionnel en place est bouleversé. Les femmes issues de la bourgeoisie et de l'élite politique accèdent à l'enseignement supérieur et participent à la vie publique. Malgré ces avancées, les espaces urbains restent fortement marqués par une division sexuée, particulièrement dans les quartiers populaires et traditionnels de Téhéran. Les femmes ne se déplacent seules que dans les espaces privés et semi-privés (cour d'immeuble, ruelles, etc.) et une grande partie reste ainsi invisible.

1. La loi de la protection de la famille a été adoptée en 1967. Elle se compose de 23 articles parmi lesquels une augmentation de l'âge du mariage des filles et la limitation du droit unilatéral des hommes au divorce et à la polygamie. Dans les années qui suivirent, d'autres lois furent adoptées de manière à faciliter l'accès des femmes aux fonctions jusqu'alors réservées aux hommes, en particulier dans le domaine juridique (Kian-Thiébaud, 2002).

2. La mobilité quotidienne est définie par l'ensemble des déplacements de la vie quotidienne (Kauffmann, 1999).

3. L'enquête «Mobilité quotidienne des femmes à Téhéran» a été conduite en 2007 par Mina Saïdi-Sharouz, dans le cadre de son travail de thèse (2010). Le terrain de l'enquête a été suivi par des étudiants urbanistes de l'université de Téhéran sous la direction de Mahfam Koushesh et Seyyed-Mohsen Habibi. L'enquête a été financée par une bourse doctorale de l'Institut français de recherche en Iran.

Au moment de la révolution de 1979, les femmes sont appelées par l'imam Khomeyni et les autorités révolutionnaires à participer aux manifestations de rue et aux événements politiques afin de soutenir le régime islamique. Elles ont ainsi été des centaines de milliers à défiler et à assister aux réunions publiques et religieuses. Si, à l'origine du mouvement, les femmes laïques et les islamistes voilées manifestaient côte à côte, le port du voile a été rapidement déclaré obligatoire pour toutes par le régime nouvellement mis en place. Cet appel aux femmes par les autorités islamiques leur a conféré une sorte de légitimité à se montrer et à se déplacer seules dans les espaces publics. Par la suite, la guerre entre l'Iran et l'Irak a eu pour conséquence de procurer un nouveau statut à de nombreuses femmes, celui « d'épouses et de mères de martyrs ». Indirectement, cet événement a donné un second souffle à l'investissement de la rue par les femmes. Dans les années 1980, on avait coutume d'observer dans les cimetières la présence de nombreuses femmes, de jour comme de nuit, sur les tombes de leurs proches. Elles étaient des milliers à être conviées à des cérémonies officielles en souvenir des martyrs et elles ont aussi été sollicitées activement pour participer à la reconstruction économique d'après-guerre. Cette présence fonctionnelle des femmes dans la société post-révolutionnaire en lien avec un devoir politique et religieux s'est progressivement substituée en une présence quotidienne.

Ce changement est aussi en partie lié aux transformations sociales dont la plus grande est la mutation de la structure familiale, marquée par une baisse spectaculaire de la fécondité : de huit à deux enfants par femme, en l'espace de vingt ans, et un accès massif à l'éducation supérieure pour les filles (en 2000, celles-ci représentent plus de 60 % des étudiants) (Kian-Thiébaud, 2002, p. 223). Par ailleurs, on observe un changement des relations hommes-femmes au sein de la famille où les décisions importantes sont de plus en plus prises conjointement et non plus seulement par les hommes (Ladier-Fouladi, 2009). Ces bouleversements notables au sein de la société ont rendu les femmes plus confiantes en elles-mêmes, et de ce fait, plus mobiles et plus autonomes. De plus, les contraintes imposées à la société par les codes de la République islamique (port du voile, espaces sexués), visant à protéger les femmes du regard des « inconnus », ont paradoxalement permis aux femmes les plus traditionnelles de s'aventurer plus facilement à l'extérieur de l'espace domestique.

Aujourd'hui, les déplacements des femmes dans la ville de Téhéran représentent plus d'un tiers des déplacements effectués quotidiennement⁴. Cette proportion apparaît très forte compte tenu du contexte et du faible nombre de femmes qui ont une activité professionnelle (12 % à Téhéran selon les données du recensement de 2006).

À l'exception de ces enquêtes « transport », il n'existe pas de sources de données sur les mobilités quotidiennes des habitants de Téhéran. Par ailleurs, les motifs collectés dans ces enquêtes ne concernent que les déplacements motorisés et négligent les déplacements pédestres qui concernent un grand nombre de femmes. Nous nous sommes basées sur les résultats de l'enquête de 1994, pour tenter de repérer les motifs les plus significatifs des déplacements journaliers à Téhéran (fig. 1).

4. Ces données proviennent de l'enquête « Transport Tehran Comprehensive Transportation and Traffic Studies » (TCTTS), effectuée tous les quatre ans par la mairie de Téhéran. D'après les données de 2006, les femmes effectuent 4,5 millions de déplacements par jour à Téhéran sur un total de 11 millions de déplacements, effectués par l'ensemble de la population.

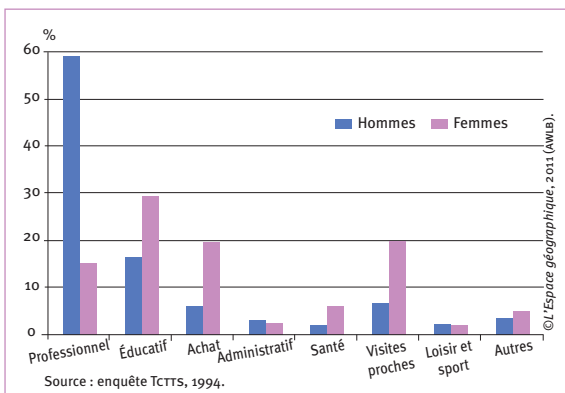


Fig. 1 / Les motifs de déplacements motorisés dans la ville de Téhéran

Ces résultats nous apportent un éclairage sur les motifs des déplacements selon le genre mais ne peuvent expliquer en finesse la nature des mobilités. On constate ainsi que pour les femmes les déplacements motorisés les plus fréquents sont en premier lieu liés à l'éducation puis à la fréquentation des proches et aux activités de ravitaillement (« achat »). Pour la population masculine, c'est le motif professionnel qui domine largement.

Si les femmes apparaissent moins présentes que les hommes dans l'espace public à travers les déplacements motorisés, nous ne savons rien sur leurs pratiques spatiales quotidiennes effectuées à pied, à proximité, ou non, de leur logement. C'est pourquoi il nous a semblé pertinent de mener une enquête auprès des habitantes de Téhéran pour approfondir les modalités et le contexte de leurs déplacements mais aussi saisir leurs représentations de la ville et plus largement leur lien à l'espace urbain.

Des mobilités guidées entre aspirations et contraintes

L'enquête « Mobilité quotidienne des femmes à Téhéran » (MFT) a été menée entre février et mars 2007 (voir encadré), auprès de 432 femmes résidant dans les 22 arrondissements de la ville de Téhéran⁵. Cette enquête comporte deux volets⁶. Le premier consiste en un cahier de bord qui a été remis à chaque femme enquêtée pour lui permettre de noter ses déplacements, d'une manière précise, sur une durée d'une semaine⁷. Pour chacun des déplacements effectués, il était demandé d'indiquer un ensemble d'informations : le jour, l'heure, la durée, le motif, le mode de déplacement, les personnes accompagnant et la tenue vestimentaire portée. La fréquence relative à chacun des types de déplacements a été renseignée de manière à distinguer les déplacements à caractère exceptionnel des déplacements hebdomadaires, voire quotidiens.

Ce recueil très précis des déplacements est complété par un ensemble de questions plus générales sur les activités pratiquées, le type de lieux fréquentés, les déplacements à plus longue distance, etc. Enfin une série de questions portant sur la représentation des espaces urbains et de la personne elle-même dans la ville sont posées à la fin du questionnaire. On interroge ainsi les femmes sur les lieux qu'elles apprécient et fréquentent dans la ville, ceux qu'elles ne fréquentent peu ou pas et où elles souhaiteraient se rendre, ou encore les lieux qu'elles considèrent comme les plus représentatifs de la ville de Téhéran, etc. Une autre série de questions porte sur le sentiment de l'insécurité dans différents lieux de la ville de Téhéran et sur la perception que les femmes ont d'elles-mêmes en dehors de l'espace domestique⁸.

5. La ville de Téhéran est divisée en 22 arrondissements (*mantagheh*), eux-mêmes divisés en districts (*nâhiyeh*), de 4 à 6 par arrondissement. Au total, on recense 112 *nâhiyehs*.

6. Le questionnaire de l'enquête « Mobilité quotidienne des femmes à Téhéran » (2007) a été élaboré par Mina Saïdi-Sharouz, en collaboration avec France Guérin-Pace (INED).

7. Nous nous sommes inspirées, en l'adaptant au contexte iranien, du carnet de bord élaboré dans le cadre de l'enquête *Lo spazio e la sua utilizzazione* (Barsotti, Bottai, 1994).

8. Les questions posées sont les suivantes : « Dans quels lieux de la ville, avez-vous un sentiment d'insécurité ? »

Encadré / Constitution de l'échantillon de l'enquête « Mobilité quotidienne des femmes à Téhéran » en 2007

Les *nâhiyehs* d'enquête ont été choisis de manière à restituer le mieux possible la diversité sociale, démographique et géographique des Téhéranaises. Nous nous sommes appuyés sur l'*Atlas de Téhéran Métropole* (Habibi, Hourcade, 2005) qui définit, à partir des données sociales et économiques de la statistique nationale, une typologie en quatre types de quartiers (fig. 2) : le Téhéran « moderne » caractérisé par des habitants qui possèdent un niveau d'instruction élevé, occupent des professions libérales, et disposent de logements de qualité (rose) ; les nouveaux quartiers de Téhéran, avec des logements modernes, habités par les classes moyennes instruites (jaune) ; le Téhéran ancien et central, où vit une population souvent traditionnelle (vert) ; le Téhéran populaire ouvrier, jeune et dynamique (bleu). Ces 4 types correspondent à des zones géographiques qui regroupent plusieurs *nâhiyehs*. Pour constituer l'échantillon, nous avons tiré au sort 3 *nâhiyehs* dans chacune des quatre catégories d'espace, définies par la typologie. Dans chaque *nâhiyeh*, nous avons tiré au sort six rues et sélectionné dans chacune cinq unités d'habitation à partir des plans cadastraux. Pour chaque habitation, un logement a été tiré au sort. Les femmes qui habitaient le logement ont été recensées et l'utilisation d'une feuille de quotas a permis de sélectionner la femme à interroger. Nous avons ainsi obtenu 432 questionnaires exploitables qui ont donné lieu à une base de 2 200 déplacements.

De l'appropriation du quartier à la conquête de la ville, une mobilité à double échelle

Les résultats de l'enquête montrent que les femmes se déplacent en moyenne cinq fois par semaine en dehors de leur domicile. Les écarts entre femmes sont grands : un quart de celles-ci effectuent en moyenne trois déplacements par semaine et un autre quart plus de sept déplacements par semaine. Sur l'ensemble des déplacements, la moitié est effectuée à pied, soit deux fois plus que les déplacements en voiture (23 %)⁹, en transport en commun (14 %) ou en taxi (7 %), réunis. D'autres modes de déplacement tels que la moto (qu'elles utilisent en tant que passagères) et le minibus sont utilisés occasionnellement. Du fait de la part importante de déplacements effectués à pied dans l'ensemble des déplacements, les déplacements les plus fréquents sont de courte durée : la moitié dure environ un quart d'heure et seul, un quart a une durée supérieure à une demi-heure.

Une grille de motifs était proposée de manière à simplifier le dispositif de collecte¹⁰. Nous avons observé dans un premier temps les motifs de déplacement les plus fréquents déclarés par les femmes¹¹. Pour cela, nous avons distingué les déplacements effectués à pied, qui correspondent en grande partie à des achats quotidiens à proximité du logement, des autres modes de déplacement (fig. 3). Les sorties dans le voisinage du logement concernent aussi des activités de formation (15 % des déplacements ont pour motif déclaré la formation), des activités liées à l'accompagnement des enfants (école et autres activités) ainsi que des activités de sociabilité regroupées dans la rubrique « autres »¹². La notion de loisir « *oghat-e-faraghat* » en persan¹³ (littéralement temps libre) peut recouvrir des réalités très différentes pour la femme iranienne. En particulier, les femmes les plus âgées et les moins éduquées ne sont pas familiarisées avec cette dénomination occidentale même si celle-ci se démocratise progressivement. Ainsi, les activités de loisir de proximité comportent autant d'activités dites « modernes », comme le sport ou le cinéma, que des pratiques plus traditionnelles

8 (suite). (partout quartiers sud, rues sombres, parcs, autres). « Quelle image avez-vous de vous-même à l'extérieur ? (invisible aux yeux des autres, regard positif de la part des autres, regard négatif).

9. Si environ 20 % des femmes ont leur permis de conduire, seulement 14 % conduisent une voiture (personnelle ou appartenant à la famille). La plupart des femmes ne conduisent que pendant la journée. Les femmes considèrent la conduite dans Téhéran comme dangereuse et bon nombre de celles qui ont une voiture préfèrent se déplacer en transport en commun.

10. Les motifs de déplacement proposés dans l'enquête sont : « travail », « études et formation », « achat journalier », « achat hebdomadaire », « achat spécifique », « santé », « beauté », « loisirs », « cours art et sport », « démarches administratives », « école et cours enfants », « visite à la famille élargie ». Les motifs « beauté » et « administration » ont été regroupés dans la catégorie « autres », en raison d'un effectif très faible.

11. Les motifs des déplacements sont parfois multiples, plusieurs raisons pouvant motiver un déplacement. Ainsi, trois motifs par déplacement pouvaient être fournis.

12. Il s'agit le plus souvent d'activités liées à la spiritualité (groupes de partage, visite des cimetières ou mausolées, etc.) ou des activités de solidarité entre femmes (tontine, charité).

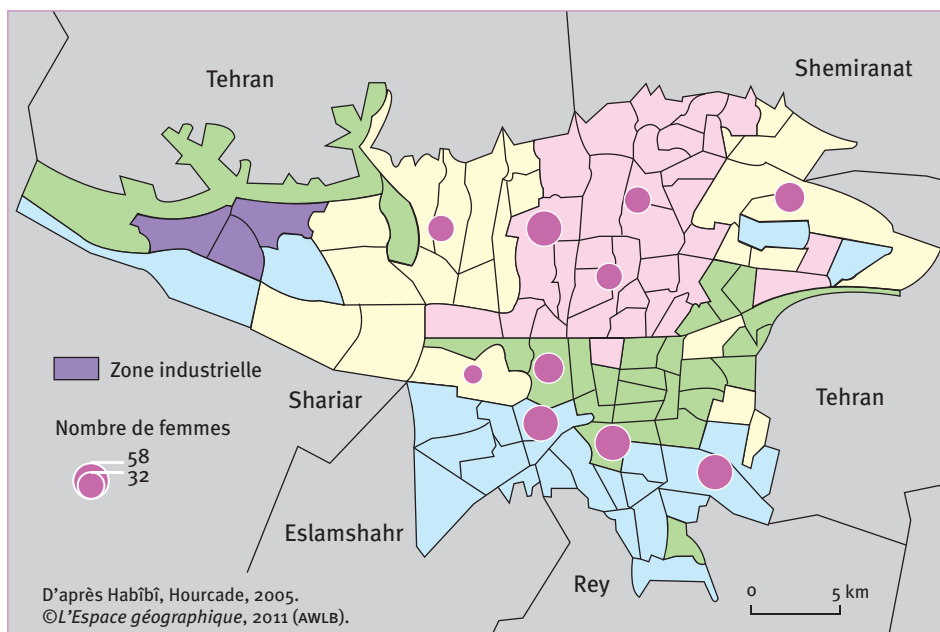


Fig. 2 / Échantillon de l'enquête « Mobilité des femmes à Téhéran », 2007

comme les sociabilités de voisinage, les activités socio-culturelles et religieuses dont les rôles spirituel et ludique se confondent parfois¹⁴.

L'enquête montre également que femmes ne restent guère captives de la proximité et se déplacent à l'échelle de toute la métropole. Certaines parcourent au quotidien de longs trajets, entre 10 et 15 km, en changeant plusieurs fois de moyens de déplacement pour se rendre en des lieux précis de la ville afin de se former, travailler, mais aussi se distraire. Ces sorties leur permettent à chaque occasion d'expérimenter la ville et de s'approprier de nouveaux territoires. Parmi ces déplacements à plus longue distance, la plus grande part revient aux déplacements liés aux études et à la formation (fig. 3). Ils apparaissent devant les motifs de loisirs et l'activité professionnelle. Ces résultats reflètent la tendance croissante des femmes à accéder à l'éducation en Iran et le changement profond que cela entraîne dans la société. Les femmes parcourent également de longues distances pour leurs loisirs et pour les activités qui leur sont chères, en particulier pour se rendre dans la montagne au nord de la ville. Rappelons que Téhéran est située au pied du massif d'Elborz et depuis toujours ses habitants fréquentent les hauteurs de la ville pour prendre l'air, surtout en été lorsque la chaleur et la pollution sont très fortes, mais aussi pour faire du sport. Le rôle de cette montagne à la sortie de la ville est aussi fortement symbolique et porteur de liberté à Téhéran, plus particulièrement pour les jeunes et pour les femmes pour lesquels la circulation dans l'espace public est la plus contrainte. À la montagne «tout est plus pur, plus vert et plus gai selon les femmes [...] On peut se défouler entre nous et être loin des problèmes et des regards qui jugent»¹⁵, disent les plus jeunes. Pour ces mêmes raisons, un tel lieu peut potentiellement devenir transgressif, surtout si les femmes et les jeunes filles s'y rendent sans leur famille.

Cependant si les femmes peuvent se déplacer plus facilement dans l'espace qu'il y a cinquante ans, il n'en reste pas moins qu'elles doivent généralement respecter les contraintes liées aux traditions (rentrer aux heures de repas et avant le coucher du soleil, porter la tenue islamique adaptée à chaque sortie, éviter les comportements «exubérants» et respecter la discrétion dans les espaces mixtes,...). En respectant ces conditions, elles négocient au quotidien leur «liberté de circulation» dans la ville.

Des mobilités sous contrainte d'invisibilité

Pour sortir dans la rue, en Iran, toutes les femmes doivent obligatoirement couvrir leur tête et leur corps alors que dans l'espace privé cette contrainte ne s'applique qu'aux familles traditionnelles et à la couche urbaine populaire. La tenue la plus fréquemment portée lors des déplacements est le «tchador» de couleur noire (46 %) ¹⁶ devant la tenue dite «*mantô-roussari*», signifiant «blouse et foulard» ¹⁷ (33 %), et le «*mantô-maghna-é*» composé d'une blouse et d'une cagoule en tissu plutôt sombre (19 %) ¹⁸. Cette dernière tenue constitue une sorte d'uniforme proposé aux femmes par le régime islamique après son accession au pouvoir. Aujourd'hui, c'est la tenue officielle des femmes actives, notamment de celles qui travaillent dans le secteur

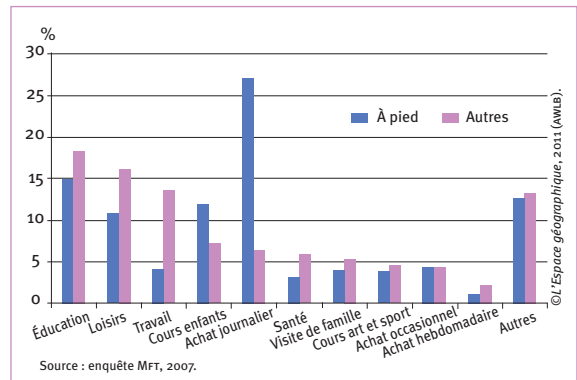


Fig. 3/ Les motifs de déplacements des femmes selon le mode de transport

13. Le concept de « *oghat-e-faraghat* » ou loisir a été introduit en Iran dans les années 1960-1970, avec le projet de modernisation et les nouveaux modes de vie adoptés par la nouvelle classe moyenne et par les femmes. Le loisir « *oghat-e-faraghat* » est inspiré de la notion occidentale : en dehors des occupations quotidiennes, la personne se consacre à des activités reposantes et régénératrices d'énergie, selon sa situation socio-économique, seule ou en groupe, à la maison ou dehors, dans la ville ou dans la nature.

14. Cette difficulté à saisir la notion de loisirs sera traitée dans la partie suivante.

15. Entretiens individuels effectués par Mina Saïdi-Sharouz en 2008.

16. Le tchador est un voile enveloppant tout le corps. Traditionnellement, le tchador noir est porté par les femmes urbaines à l'extérieur de la maison et lors des cérémonies de deuil et religieuses et le tchador blanc fleuri (du type rural) est porté à l'intérieur de la maison. Le tchador noir est considéré comme un signe de respectabilité pour certaines classes sociales.

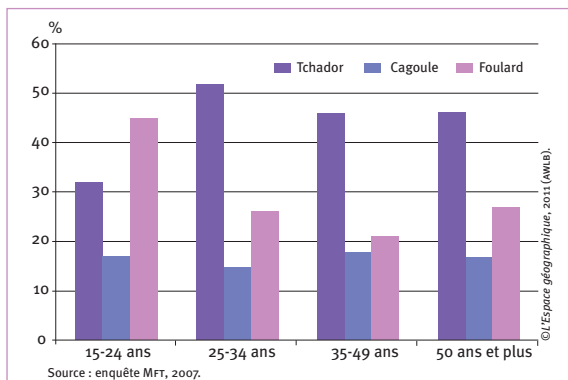


Fig. 4/ Les tenues portées lors des déplacements selon l'âge des femmes

17. Dans la suite de notre étude, nous appellerons cette tenue plus simplement « foulard ».

18. Dans la suite de notre étude, nous appellerons cette tenue plus simplement « cagoule ».

dispensaire du quartier), surtout lorsqu'il s'agit d'un quartier ancien où les femmes redoutent le jugement de leurs voisins et font ainsi plus attention à leur tenue. Porter un simple foulard noué concerne principalement les plus jeunes femmes dans des trajets qui ont pour objet une activité artistique ou sportive. Il est intéressant de constater que le statut social ne joue que peu sur le port de la tenue, si ce n'est à travers une surreprésentation de femmes qui se déplacent en tchador parmi les femmes qui n'ont jamais été scolarisées. En revanche, si l'on observe la tenue portée au regard de l'âge des femmes, on observe de fortes variations, en particulier dans le port du tchador et du foulard (fig. 4). Pour les plus jeunes (moins de 25 ans), le foulard représente la tenue privilégiée montrant le désir de cette jeune génération de contourner les règles d'invisibilité, et ce, indépendamment de leur appartenance sociale.

De manière étonnante, c'est parmi les femmes âgées de 25 à 35 ans que l'on trouve la plus grande proportion de déplacements effectués en tenue traditionnelle (*tchador*). Ce résultat peut s'expliquer en grande partie par un changement du statut matrimonial de la femme de cette classe d'âge. En effet, les femmes mariées sont beaucoup plus nombreuses à porter le tchador que les femmes célibataires ou même les veuves : «Le voile témoigne aussi d'un droit des femmes mariées. Il signale une appartenance. Il protège la femme qui est attachée à une maison par son mariage. Lorsque la femme se voile, elle affiche un changement de statut.» (Lutrand, Yazdekhosti, 2002).

Si la tenue semble en grande partie guidée par le motif de déplacement, elle semble moins influencée par la personne qui accompagne le déplacement et en particulier le mari. Ainsi il n'existe pas de différences significatives dans le port de la tenue entre les déplacements effectués par la femme seule et ceux effectués en compagnie du mari.

La subjectivité des lieux de la ville : entre attirance et peur

Les pratiques effectives de l'espace et la mobilité quotidienne sont nourries de représentations subjectives et d'appréciations qualitatives (Ramadier, 2009). Nous avons recueilli ces représentations qui illustrent et donnent sens aux déplacements physiques dans l'espace urbain afin de répondre aux questions suivantes. Que ressentent les femmes lors de leurs multiples déplacements dans leur quartier et dans leur ville? Quels sont les lieux dans lesquels elles aiment se rendre et ceux qu'elles regrettent de ne pouvoir fréquenter? Quelle vision ont-elles d'elles mêmes dans ces différents lieux? Quels

public ou qui sont en contact avec un large public. Mais elle est aussi portée par les étudiantes qui se rendent à l'université ou dans tout autre lieu de formation.

L'enquête nous révèle que la tenue varie selon les motifs de déplacement de manière très significative. Ainsi, pour les déplacements de visite à la famille, le tchador est porté par plus de six femmes sur dix. Dans les familles traditionnelles, même si les jeunes femmes ne portent plus le tchador dans la vie courante, elles le portent lorsqu'elles rendent visite à la famille proche ou élargie. Ce comportement montre, dans la plupart des cas, un signe de respect des normes établies par les aînés. Le tchador est aussi davantage porté dans les déplacements quotidiens de proximité (courses, accompagnement des enfants à l'école, fréquentation du

sont les peurs et les obstacles qu'elles doivent surmonter chaque jour?

La question posée aux femmes sur les lieux «qu'elles aiment fréquenter», met en lumière leur préférence pour les lieux de culte, en particulier la mosquée et les lieux de pèlerinage (cimetière, mausolée). Se déplacer vers les lieux religieux représente pour les femmes plus qu'un devoir religieux, le plaisir d'une sociabilité quotidienne, en témoigne cet extrait d'entretien¹⁹ : « On se retrouve chaque soir avant et après la prière et on discute. On lit ensemble le Coran et on le commente en nous confiant les unes aux autres. On retrouve des amies qui sont parfois différentes de nous, mais on s'entend bien. On projette d'aller ensemble à Mashad et pourquoi pas ailleurs? » (fig. 5).

On peut certes s'interroger sur l'engouement pour les pratiques religieuses dans un contexte où celles-ci constituent des normes «obligées» de la République islamique. Ceci étant, les lieux de culte semblent être réellement appréciés par la plupart des femmes. Lieux de destinations légitimés, ils sont souvent situés sur de beaux sites, paisibles et propices à la détente, loin de l'agitation et de la pollution de Téhéran. Ils permettent par ailleurs aux femmes de faire des rencontres aléatoires ou amicales et constituent ainsi de réels lieux de socialisation.

Rendre visite aux amis représente aussi un motif de sortie très apprécié des femmes, qui se situe entre espace privé et espace public. Parmi les autres lieux appréciés, elles sont nombreuses à citer les parcs, le cinéma et la montagne. L'attrance pour la montagne est très révélatrice. Près d'un tiers des femmes regrette de ne pouvoir s'y rendre. Les principales raisons avancées sont le coût de déplacement et le manque de temps (20 %). Seule une femme sur dix déclare ne pas avoir l'autorisation de ses proches. D'autres lieux appréciés tels que le cinéma, les cafés et les parcs reflètent l'expression d'un désir de modernité et d'une attirance pour l'Occident. Si ces lieux restent autorisés aux femmes, leur fréquentation en dehors de la famille, pour ne pas être considérée comme une transgression, est conditionnée par la tenue vestimentaire, les accompagnants, les horaires de fréquentation, etc. Traditionnellement, en Iran, les femmes rentrent avant le coucher du soleil. Aujourd'hui, cette situation évolue et malgré les effets de dénonciation de la violence dans l'espace public, très présente dans la presse locale, nombreuses sont les femmes qui rentrent après la tombée de la nuit. Les entretiens menés montrent qu'elles ont de moins en moins peur de rester dehors et qu'elles sont prêtes à le faire si cela est nécessaire. Ainsi il arrive fréquemment aux étudiantes, en raison de longs trajets effectués en transports en commun, de rentrer tard à la maison.

La géographie de l'insécurité dans la ville de Téhéran a changé. Si les femmes de plus de 50 ans que nous avons interrogées déclarent qu'elles avaient peur, avant la révolution, des quartiers sud et populaires, réputés pour leurs voyous aux « coups épais » (Adelkhah, 1998), leurs drogués et leurs tireurs de couteaux « *tchaghrou kesh* », aujourd'hui, elles se sentent en insécurité partout et nulle part. À la question « Dans quels lieux de la ville vous sentez-vous en insécurité? », une partie des femmes

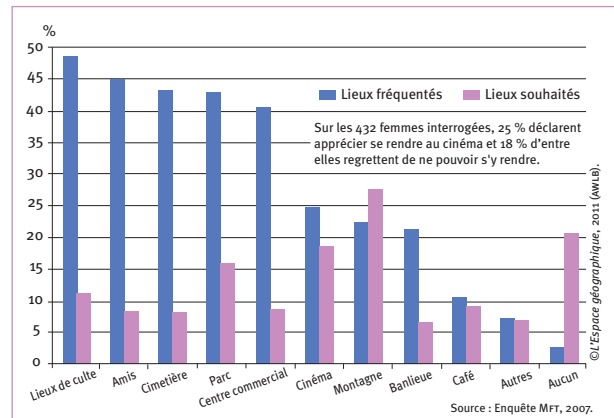


Fig. 5/ Les lieux appréciés des femmes au regard de leurs aspirations

19. Cet extrait provient d'un focus group effectué par Mina Saïdi-Sharouz auprès d'un groupe de femmes qui fréquentent le mausolée Imamzadeh Abdolah (10^e arrondissement).

répond qu'elles ressentent une insécurité dès qu'elles sortent de la maison. Mais il est intéressant de constater que cette peur est diffuse et ne correspond pas au seul risque d'agression sur un lieu bien défini comme dans le passé (Coutras, 2003). Elles expriment cette peur autant par la probabilité de se faire contrôler par la police des mœurs que d'être victimes d'un vol ou d'une agression. Elles disent également redouter la circulation automobile et les autoroutes désertes qui traversent certains quartiers. Malgré cela, elles ne souhaiteraient pas avoir le statut d'homme pour se déplacer dans l'espace urbain. Ainsi, à la question posée sur les lieux où elles préféreraient être un homme²⁰, elles répondent de manière négative à l'exception de la pratique du sport en extérieur.

Finalement, on a le sentiment que les femmes assument et revendiquent cette présence quotidienne et « non accompagnée » dans l'espace public. Nous constatons qu'elles surmontent de plus en plus les obstacles rencontrés lors de leurs déplacements, afin de pouvoir rester à l'extérieur. Ne s'agit-il pas d'une forme de résistance face à un système urbain qui tend à contrôler et à limiter leur présence dans la ville ?

Il est certain que cette résistance varie de manière significative selon les femmes, leur parcours géographique, leur situation individuelle, familiale, professionnelle. C'est pourquoi nous avons cherché à mettre en évidence la diversité des relations à la ville des femmes à Téhéran, en observant simultanément leurs caractéristiques démographiques et sociales et les données relatives à leurs pratiques de mobilité en lien avec leurs représentations de l'espace urbain²¹. Cette analyse permet de révéler plusieurs profils variés de femmes en relation avec leurs mobilités.

Des pratiques spatiales et des perceptions très différenciées

Les résultats de la classification mettent en évidence cinq profils de femmes qui forment deux groupes différenciés d'effectifs comparables : un premier rassemble les deux premiers profils qui correspondent à des femmes aux caractéristiques différentes mais dont les pratiques de la ville sont restreintes et avant tout marquées par la tradition familiale ; un deuxième qui rassemble les trois autres profils de femmes qui ont de manière différente investi et trouvé leur place dans l'espace public.

Des mères de famille, captives de la proximité et de la sphère familiale

Ce premier profil de mobilité, le plus fréquent, correspond à un tiers des femmes de l'échantillon (34 %). Il s'agit le plus souvent de femmes d'âge moyen, de 25 à 50 ans, mariées pour plus de 90 % d'entre elles et ayant des enfants. La majorité des déplacements s'effectue à pied et dans la proximité du logement. Ceux-ci sont essentiellement liés à des motifs de ravitaillement dans les magasins de proximité ou dans les centres commerciaux, et à l'accompagnement des enfants. Cette mobilité de proximité s'explique en partie en raison d'absence d'activité professionnelle pour une grande majorité des femmes (90 %) ou est liée à l'éducation ou à la formation (85 %). Toutefois on relève quelques déplacements à destination de la zone périphérique de Téhéran. Les déplacements sont peu motivés par des activités de loisirs « modernes » et sont davantage tournés vers des sociabilités de proximité, la fréquentation de lieux de culte et des parcs de la ville ou la visite de proches.

Plus fréquemment revêtues d'un tchador, certaines redoutent d'être perçues négativement dans l'espace public. Elles regrettent pour certaines ce mode de vie qui laisse peu de place aux loisirs. En particulier, elles expriment le souhait d'avoir la liberté ou le temps

20. La question posée est la suivante : « Y-a-t-il des lieux où vous préféreriez être un homme pour vous y rendre ? (transports en commun, pratique d'un sport dans un lieu public, lieux plus fréquentés par des hommes, nulle part, partout, autres).

21. Nous avons effectué une classification ascendante hiérarchique (CAH) sur les coordonnées des dix premiers axes, issues d'une analyse factorielle des correspondances (AFC) sur les données qui figurent en annexe : <http://www.mgm.fr/PUB/EG/EG211.pdf>.

de se rendre à la montagne ou d'aller au cinéma. Ces femmes sont en plus grand nombre issues des quartiers défavorisés du Sud de Téhéran, en particulier le 15^e arrondissement (type 2 de l'*Atlas de Téhéran* représenté en jaune dans la figure 1).

Des femmes de plus de 50 ans, recluses dans l'espace privé

On se trouve ici face à des femmes relativement nombreuses (22 %), en moyenne plus âgées, et nées en dehors de Téhéran pour les trois quarts d'entre elles (30 %). Ce sont le plus souvent des femmes de faible niveau d'éducation, primaire pour un tiers d'entre elles ou n'ayant pas été scolarisées pour un autre tiers. Leurs pratiques spatiales de la ville sont extrêmement limitées. Les quelques déplacements sont le plus souvent effectués en tchador et accompagnés (un quart des femmes présentes dans cette classe déclarent ne jamais se déplacer seules). Les raisons invoquées sont le coût des déplacements pour la moitié d'entre elles ou la peur des accidents de transport (15 % au lieu de 7 %). En dehors des visites au cimetière pour la moitié des femmes (un tiers sont veuves), il n'existe aucune pratique de l'espace public en lien avec des activités de loisirs. Cependant, cette réclusion dans l'espace privé ne semble pas pesante pour ces femmes et le seul regret exprimé par un quart d'entre elles est celui de ne pas se rendre plus fréquemment dans les lieux de culte.

Ainsi, pour la moitié de ces femmes, la sociabilité semble réduite au voisinage. La famille est peu présente, soit en raison d'un éloignement géographique, soit en raison de liens distendus avec la famille du conjoint défunt. Les femmes résidant dans les quartiers traditionnels et populaires du centre de Téhéran (en vert dans la figure 1) sont surreprésentées (deux fois plus) dans cette classe.

De jeunes femmes modernes et visibles dans l'espace public

Très différentes de leurs aînées, les jeunes femmes de moins de 24 ans et les célibataires représentent trois quarts des femmes de ce profil, dont la moitié sont étudiantes (19 %). Ayant grandi en majorité à Téhéran (8 sur 10), les mobilités de ces jeunes femmes sont très étendues. Pour près de trois quarts d'entre elles, les déplacements quotidiens sont liés à l'éducation et le temps passé dans les transports est important avec une surreprésentation des trajets effectués en voiture (25 % contre 16 % pour l'ensemble des femmes). Les autres déplacements sont essentiellement liés aux loisirs : cinéma pour près de la moitié, quelques-unes fréquentent les cafés et d'autres regrettent de ne pouvoir s'y rendre. Dans ce cas, les raisons principalement évoquées sont l'insécurité ou une interdiction pour 20 % d'entre elles. Les autres activités plus fréquemment pratiquées sont les activités artistiques et sportives.

La moitié de ces jeunes femmes porte en majorité une tenue moderne, à savoir un foulard et un manteau long, et plus de 60 % d'entre elles déclarent ne jamais porter de tchador. Par ailleurs, ces jeunes femmes fréquentent très peu les lieux de culte, mosquée ou lieux sacrés, et les cimetières.

Si près de 90 % déclarent parler une langue étrangère, ce n'est pas pour autant qu'elles se sont déjà rendues à l'étranger. Seule une sur cinq a déjà effectué un voyage à l'étranger. Ces jeunes femmes représentent la classe moyenne urbaine ascendante. Leurs mobilités fréquentes, les études et leur intérêt pour l'étranger leur confèrent une assurance dans l'espace public. Ce sont ces femmes que l'on croise souvent dans l'espace public de Téhéran au volant de leur voiture ou dans les parcs, le voile laissant dépasser quelques mèches, forme de résistance et de négociation au quotidien pour plus de liberté.

Des jeunes femmes éduquées et aisées aux pratiques spatiales très étendues

Semblables en bien des points au profil précédent, ayant grandi en majorité à Téhéran (8 sur 10), près de la moitié des femmes de ce profil sont âgées de moins de 24 ans et/ou célibataires (14 %). Les déplacements sont nombreux pour ces femmes dont le niveau d'éducation est plus élevé que dans la classe précédente. Un tiers de ces jeunes femmes sont étudiantes dans le supérieur, et près de la moitié travaille, le plus souvent dans le secteur privé. De milieu social plus favorisé, elles ont un budget de transport élevé et se déplacent en voiture pour près de 90 % d'entre elles (près de la moitié déclarent ne jamais se déplacer à pied). Les loisirs sont très présents dans la vie de ces femmes : trois quarts d'entre elles déclarent fréquenter régulièrement les cafés et les cinémas. La montagne est une destination aussi très prisée pour plus de 60 % de ces jeunes femmes, sans doute un espace de liberté, mais elles fréquentent aussi les parcs de la ville et se rendent régulièrement chez des amis.

Elles maîtrisent presque toutes une langue étrangère et deux tiers d'entre elles se sont déjà rendues à l'étranger. Il n'existe pas de tenue spécifique pour ces femmes qui le plus souvent adaptent celle-ci à leurs activités. Les femmes des quartiers aisés (type rouge, figure 1) sont deux fois plus présentes dans ce groupe. Cette classe privilégiée a les moyens de contourner ou d'adapter les règles imposées par la République islamique en ajustant leurs comportements à leurs aspirations et en se créant des espaces de convivialité dans l'espace privé.

Des femmes actives, visibles dans la sphère professionnelle mais peu dans l'espace urbain

Les femmes regroupées dans cette classe sont peu nombreuses (11 %). Elles ont peu de caractéristiques géographiques ni démographiques en commun si ce n'est le fait d'être mariées pour 80 % d'entre elles. Ce sont des femmes mobiles et actives, avec des temps de déplacement très élevés (plus de 20 heures par semaine pour 90 % d'entre elles), en grande majorité liés à l'éducation ou la formation (pour 60 % des femmes) ou à une activité salariée (27 %). La tenue la plus fréquemment portée est la cagoule, uniforme des femmes actives, et le mode de déplacement privilégié est le bus. La moitié d'entre elles déclarent ne pas se déplacer à pied. Les loisirs sont peu fréquents pour ces femmes, sans doute en raison d'un manque de temps, et rarement effectués seules. Aucune de ces femmes déclare se rendre au cinéma ou dans des cafés et la montagne est un lieu fréquenté par seulement 4 % d'entre elles. Près d'un quart exprime le regret de ne pas fréquenter les centres commerciaux de Téhéran (9 % pour l'ensemble des femmes). Les lieux fréquentés, le plus souvent en famille, sont la mosquée et le cimetière. Leur perception d'elles-mêmes dans l'espace public est l'invisibilité pour la moitié d'entre elles et pour certaines la crainte d'être perçues négativement (16 % au lieu de 7 % pour l'ensemble des femmes). Finalement, ce sont des femmes qui visent avant tout une activité professionnelle et pour cela semblent jouer la carte de la discrétion dans l'espace public.

Les résultats de cette classification démontrent la diversité des profils des femmes dans leurs rapports à l'espace et les représentations qui leur sont associées : une pratique très restreinte pour des femmes plus âgées d'origine provinciale et sans réelle demande par rapport à l'espace urbain ; des pratiques limitées à proximité du logement pour des mères de famille captives de la sphère familiale mais aussi pour des femmes actives dont la visibilité dans l'espace public est moindre mais qui aspirent à plus d'autonomie dans leurs déplacements. Enfin, deux formes de rapport à l'espace urbain opposent les plus jeunes : des pratiques contournées pour des jeunes femmes aisées et instruites qui se

réfugient dans l'espace semi-privé de la voiture moins contraint et l'espace amical privé et une pratique très visible importante de la ville pour des jeunes femmes étudiantes ou actives qui contestent les contraintes et négocient au quotidien, par un jeu subtil entre visibilité et invisibilité, l'utilisation des espaces urbains.

Conclusion

Si ces résultats montrent une diversité des femmes dans leurs comportements de mobilité, les différents types ne peuvent s'appréhender au sein d'une catégorisation figée. La présence de profils «intermédiaires» suggère l'existence d'une circulation au sein des groupes, la mobilité croissante des plus jeunes générations ne signifiant pas une rupture avec les générations plus anciennes. Au contraire, le mouvement des plus jeunes entraîne celui de leurs aînées et même les femmes «recluses» finissent par participer à ce mouvement, à cette mutation complexe et profonde de la société. La recherche de compromis est permanente et garante de l'enracinement de ces dynamiques, la mobilité de certaines femmes étant parfois nécessaire à l'immobilité des autres (Allemand *et al.*, 2004). Mais ces différences ne sont pas conflictuelles et semblent être contenues dans une entente mutuelle. Mobiles ou recluses, les femmes ont désormais franchi le seuil de l'espace privé.

L'inscription spatiale des femmes au sein de la ville par leurs déplacements quotidiens les conduit progressivement à se constituer une place plus affirmée dans la société. L'évolution de ces déplacements au cours des trois dernières décennies pour des motifs très variés s'accompagne de la mise en place d'une «compétence urbaine féminine». À travers les pratiques généralisées des espaces, la ville leur devient familière et les lieux moins attractifs, voire répulsifs, sont peu à peu maîtrisés.

Dans le contexte politique actuel où les comportements des femmes dans les lieux publics sont contrôlés et doivent se conformer aux normes imposées par la République islamique, le choix de rester «invisible» dans l'espace public peut constituer une véritable stratégie. Ainsi, les comportements discrets, le refus d'afficher sa féminité à l'extérieur, et le port normatif du *hijab* deviennent des conditions nécessaires pour intégrer la sphère politique et accéder à une visibilité sociale et politique. Les résultats de l'enquête «Mobilité quotidienne des femmes à Téhéran» nous démontrent à quel point les déplacements quotidiens ne sont pas anodins et représentent un acte politique qui permet aux femmes de franchir pas à pas les étapes de l'émancipation et de la reconnaissance, chacune à sa façon et à son rythme.

Cependant, face à la mobilité spatiale, les femmes ne sont égales, ni entre elles, ni par rapport aux hommes, en particulier lorsqu'il s'agit du choix des modes de déplacement. Très peu motorisées, les femmes se déplacent à pied et utilisent les transports en commun dans Téhéran. Une fois gagné le combat social et culturel de l'accès à l'espace public, les femmes pourraient être confrontées à des formes d'urbanisme et à des services publics inadaptés à leurs besoins. Les planifications urbaines futures, largement technocratiques et abstraites ne semblent pas tenir compte de cette présence massive et nouvelle des femmes dans la ville. Ceci pourrait réduire considérablement leur autonomie, affaiblir les réseaux de sociabilité et leurs accès à la formation, aux études et à l'emploi. Mais depuis peu, sous la pression de nombreuses demandes des femmes, la municipalité a entrepris des travaux de réhabilitation des trottoirs de Téhéran, délaissés depuis longtemps, et à la mise en place de nouvelles lignes de bus. C'est à travers ces rapports de force au quotidien que nous pourrions juger si les femmes accéderont durablement à l'espace public.

Références

- ADELKHAH F. (1998). *Être moderne en Iran*. Paris : Éditions Karthala, coll. « Recherches internationales », 266 p.
- ALLEMAND S., ASCHER F., LÉVY J. (dir.) (2004). *Les Sens du mouvement. Modernité et mobilités dans les sociétés urbaines contemporaines*. Paris : Belin, 336 p.
- BARSOITI O., BOTTAI M. (1994). *Lo spazio et la sua utilizzazione*. Rome : FrancoAngeli Edizioni, 220 p.
- COUTRAS J. (2003). *Les Peurs urbaines*. Paris : Éditions de l'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 242 p.
- FLAMAND A. (2008). *L'Intervention des espaces intermédiaires dans l'habitat*. Paris : Université Paris-Est Créteil Val-de-Marne, Institut d'urbanisme de Paris, thèse de doctorat en urbanisme et aménagement.
- HABĪBĪ S.-M., HOURCADE B. (2005). *Atlas de Téhéran métropole. Vol. 1. La Terre et les Hommes*. Téhéran : CNRS, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, Centre d'informations géographiques de Téhéran (TGIC), 218 p.
- GÖLE N. (2003). *Musulmanes et modernes. Voile et civilisation en Turquie*. Paris : La Découverte, coll. « La Découverte-poche. Sciences humaines et sociales », 190 p.
- GUÉRIN-PACE F. (2003). « Vers une typologie des territoires urbains de proximité ». *L'Espace géographique*, t. 32, n° 4, p. 333-345.
- KAUFFMANN V. (1999). *Mobilité quotidienne : synthèse et questions de recherche*. In *2001 plus*, n° 48, série « Synthèses et recherches », 64 p.
<http://portail.documentation.developpement-durable.gouv.fr/dri/document.xsp?id=Drast-OUV00001255>
- KIAN-THIÉBAUT A. (2002). *Les Femmes iraniennes entre islam, État et famille*. Paris : Maisonneuve et Larose, 318 p.
- LADIER-FOULADI M. (2009). *Iran, un monde de paradoxes*. Nantes : L'Atlante, coll. « Comme un accordéon », 348 p.
- LUTRAND M.-C., YAZDEKHASTIB B. (2002). *Au-delà du voile. Femmes musulmanes en Iran*. Paris : Éditions de l'Harmattan, coll. « Comprendre le Moyen-Orient », 368 p.
- RAMADIER T. (2009). « Capital culturel, lisibilité sociale de l'espace urbain et mobilité quotidienne ». In DUREAU F., HILY M.-A. (dir.), *Les Mondes de la mobilité*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, coll. « Essais », p. 137-160.
- SAÏDI-SHAROUZ M. (2004). « Les mobilités quotidiennes des femmes à Téhéran : réalités et enjeux ». In DENÈFLE S. (dir.), *Femmes et villes*. Tours : Presses universitaires François-Rabelais, Maison des sciences de l'Homme, coll. « Perspectives villes et territoires », p. 444-452.
- SAÏDI-SHAROUZ M. (2010). *Les Femmes dans la ville. Les Mobilités quotidiennes des femmes à Téhéran*. Nanterre : Université Paris Ouest Nanterre La Défense, thèse de doctorat en géographie, 230 p.